

Spécialiste du XX^e siècle et de ses mouvements intellectuels et politiques, **Michel Winock** publie une somme sur les crises du régime républicain, dans laquelle s'immisce sa propre histoire. **PROPOS RECUEILLIS PAR ÉTIENNE CAMPION**

Marianne: Gouverner la France comprend une dimension biographique. On y apprend que vous êtes « issu d'une famille catholique qui a vécu dans la banlieue rouge ».

Quelle influence la jeunesse de Michel Winock a-t-elle eue sur le devenir de l'historien ?

Michel Winock: Mon père est mort en 1945, j'avais alors 8 ans. J'ai cinq aînés. Pour mon père, il n'était pas du tout question qu'ils fassent des études, surtout les garçons. Il avait une notion de classe assez incroyable: chacun à sa place. Son raisonnement était le suivant: « *Nous, nous sommes des pauvres, des modestes, et il faut rester à notre place.* » Lorsque mon deuxième frère, Pierre, très croyant, a voulu entrer au séminaire, il a provoqué la fureur de mon père, qui était pourtant très catholique. Pour lui, ce n'était pas aux pauvres de devenir curés, mais à ceux qui pouvaient se payer les années du séminaire.

Le but de mon père, pour ses enfants, c'était ce qu'il n'avait pas pu atteindre lui-même: avoir un métier. Et avoir un métier, pour lui, c'était un métier manuel: artisan, ébéniste, serrurier... En aucun cas devenir un bureaucrate! Il avait une expression pour les désigner: les « ronds-de-cuir ». Quand mes sœurs et mes frères lisaient, mon père leur tombait dessus: « *Tu n'as rien d'autre à faire?* » Chez moi, il n'y avait pas de livres, sinon un dictionnaire de médecine, *le Petit Larousse*, et les prix scolaires, surtout des Jules Verne...

La mort précoce de votre père va changer la donne...

Trois ans après son décès, mon frère Pierre convainc ma mère de me faire passer l'examen d'entrée en sixième (nous n'étions que trois sur 33 dans ma classe de l'école primaire à passer cet examen). Je dois beaucoup à mon frère, de onze ans mon aîné, qui, pendant toute ma jeunesse, m'a encouragé à faire des études. Il était mon père de substitution. Lui va devenir professeur d'histoire-géo, mais après de longues années d'études par correspondance et de galère.

“JE N'AVAIS PAS D'AUTRE MODÈLE SOCIAL QUE CELUI DE PROF: JE VOYAIS LÀ UN MÉTIER MERVEILLEUX.”

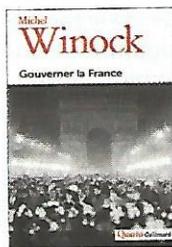
Quand j'entre en sixième au lycée Lakanal, à Sceaux, je n'ai aucune idée de ce que je ferai. Je vois déjà le bac comme un horizon très lointain... une limite, la borne de mes espérances. Sans parler du fait que je n'ai pas du tout été séduit par l'histoire au lycée, j'étais plutôt sportif! L'histoire me paraissait une série de dates, d'événements, de règnes ennuyeux. Puis j'ai été atteint par une maladie qu'on n'a jamais trop pu définir, mais qui m'a envoyé à l'hôpital Cochin et cloué au lit pendant une semaine. Quelque chose s'est alors passé en moi, une émotion, un choc de sensibilité. J'ai vu la vie autrement...

avec la présence de la mort. Dans un hôpital avec des dortoirs, où chaque matin on s'apercevait que des patients étaient morts dans la nuit. La peur de la mort, de la maladie, a provoqué en moi je ne sais quel ébranlement... Je me suis mis à écrire dans mon lit d'hôpital, sur des sujets qui me passaient par la tête. Des choses mélancoliques, poétiques, alors que je n'avais jamais écrit pour moi. Bref, je me découvre plutôt littéraire que futur prof de gym! Petit à petit, je sais alors ce que je veux être: professeur de lettres.

Avant de devenir historien, vous avez donc aspiré à être professeur ?

J'ai vraiment été séduit, je me suis dit que c'était ma voie. Je n'avais pas d'autre modèle social que celui de prof: je voyais là un métier merveilleux. Du reste, à l'époque, on peut dire que c'était vrai. Je suis passé par la Compagnie du Niger français – une boîte d'import-export –, car ma mère, devenue guichetière au métro, était seule à supporter les frais de mes études. En parallèle de mon hypokhâgne par correspondance, j'ai fait ma propédeutique à la Sorbonne. C'était, à l'époque, avant la licence, une sorte d'année d'orientation. Avec l'intention de suivre le cursus de lettres modernes.

Mais j'ai choisi de passer également un certificat d'histoire moderne et contemporaine, par curiosité. Ça a été le contraire du lycée: l'enseignement de la littérature m'ennuie et je suis ébloui par celui de l'histoire. Je n'avais jamais compris que c'était ça, l'histoire...: quelque chose de vivant, d'intelligent, d'approfondi, et non pas une kyrielle de dates et d'événements. Cela, grâce à des professeurs magnifiques: Labrousse, Renouvin, Mounier...



Gouverner la France, de Michel Winock, Gallimard, Quarto, 1 216 p., 33 €.

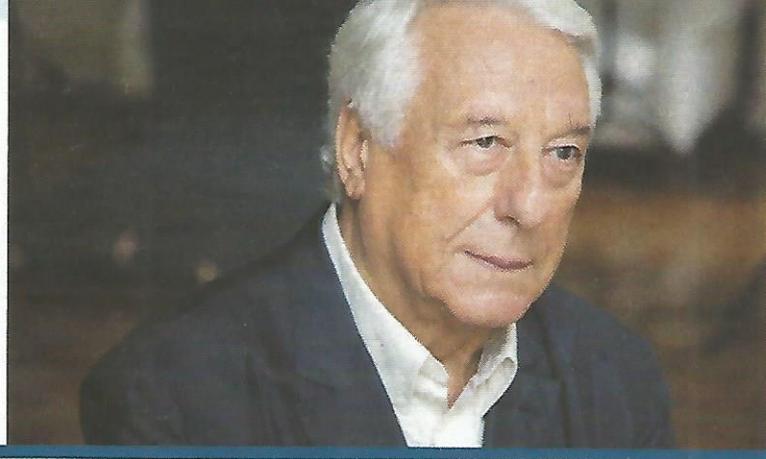
Marianne Semaine de la **Pop Philosophie**

LE 19 OCTOBRE À MARSEILLE
Bibliothèque départementale Gaston Defferre
14h30

**« LES CHANSONS
QUE NOUS NE
POURRIONS PLUS
CHANTER »**

Avec **Natacha Polony**, directrice de la rédaction de « *Marianne* », **Alain Léauthier**, conseiller éditorial de « *Marianne* », et **Étienne Kippelen**, compositeur et musicologue.

Pour s'inscrire: mariannepopphil@gmail.com



> Dans la préface qu'elle a écrite pour *Gouverner la France*, Mona Ozouf parle justement de votre méthode, cet intérêt que vous portez « au témoignage des hommes de plume, et au récit de leurs affrontements », ce goût pour la subjectivité, qu'elle oppose à la « mode » de l'époque, celle d'une histoire quantitative, de l'école des Annales. Pourquoi avoir opté pour cette méthode ?

DÉTERMINANT
L'engagement des grands écrivains (Sartre, Mauriac, Camus...) durant la guerre d'Algérie a été fondamental dans le parcours de l'intellectuel.

Il faut situer ma démarche dans son époque. J'appartiens à la génération de la guerre d'Algérie, cela est capital pour expliquer les choses. Imaginez-vous qu'elle a commencé le 1^{er} novembre 1954 et s'est terminée en mars 1962. Mes études supérieures se sont déroulées entre ces deux dates. Donc, pendant toute leur durée, nous étions obnubilés par l'événement écrasant qu'était la guerre d'Algérie. Avec cette menace, évidemment, cette épée de Damoclès au-dessus de la tête : qu'on nous envoie là-bas. Un de mes amis y est mort. Cette guerre nous a véritablement habités : la politique, c'était elle.

Avec ses clivages idéologiques à Paris...

Et ses violences : au Quartier latin, c'étaient des bagarres sans arrêt entre les étudiants en droit, qui étaient très à droite, pour l'Algérie française, et les étudiants de la faculté des lettres, favorables à l'indépendance. Des bagarres jusque dans la cour de la Sorbonne. La gauche à l'intérieur, et la droite en position d'assailante par la rue de la Sorbonne. Et là, on se cognait ! Il y avait de véritables commandos, parfois avec de vrais soldats parachutistes qui faisaient leur entrée dans la Sorbonne ! La police arrivait plus tard, et dispersait les combattants... Bref, c'était violent, et c'était le cadre de mes études.

Puis il y a eu pour moi quelque chose de déterminant : l'engagement des grands écrivains. Sartre,

Mauriac, Camus, Malraux... Je lisais assidûment *France Observateur* et aussi *l'Express* – lequel était, à ce moment-là, un journal favorable à l'indépendance, où Mauriac tenait son « Bloc-notes ». Le rapprochement entre littérature et histoire s'imposait. Ce fut l'origine de mon parcours intellectuel.

Vous explorez le penchant des Français pour la division et parlez de « culture de la radicalité ».

La culture de la radicalité a favorisé, dans les siècles qui suivent la Révolution, la montée des extrêmes. Une extrême droite est née de la contre-révolution dont les avatars se font sentir jusqu'au XXI^e siècle. Une extrême gauche n'a cessé de s'opposer à une gauche modérée, toujours accusée de trahison. La vie politique en France a hérité de la double radicalité religieuse et révolutionnaire en discréditant les principes de modération, de compromis, de négociation – et on le voit dans tous les éléments de la vie sociale et politique. Cela donne l'intransigeance du vocabulaire, le non-respect de l'adversaire... Et je ne crois pas à la psychologie collective, je crois à l'héritage de l'Histoire. Barrès avait une formule que je trouve assez bonne, il parle de notre « excitabilité héréditaire ». Le peuple français, c'est un peuple...

D'excités politiques ?

Un peuple de Regimbart ! Regimbart est un personnage de *l'Éducation sentimentale*, à la retraite, qui passe son temps à aller de café en café, non pas pour s'enivrer, mais pour lire les journaux. Et chaque journal provoque en lui une colère extrême.

En tant qu'historien du combat des idées de la vieille école, que pensez-vous des tendances idéologiques de notre époque ? Néoféminisme, cancel culture, wokisme...

La première idée qui me vient, c'est que nous n'arrivons plus, nous, les Français, à penser par nous-mêmes. Car tous ces thèmes que vous évoquez sont d'origine américaine. Nous qui avions quand même une sorte de position dominante dans les idées, nous sommes désormais à la traîne. Nous sommes devenus des imitateurs. Dans tous ces mouvements, évidemment, il y a à prendre et à laisser. Ce qui me semble dangereux, c'est que les thématiques du wokisme deviennent le b.a.-ba de la gauche, au détriment des principes de laïcité et des questions sociales, qui importent plus aux milieux populaires, conquis progressivement par l'extrême droite.

C'est aussi la fin définitive des idéologies de salut, des idéologies de progrès. La grande victime de notre siècle, c'est l'idée de progrès. On connaît la formule : la « crise de l'avenir ». Les grandes idéologies étaient fondées sur une vision de l'avenir. Et comme l'avenir n'existe plus, ou plutôt qu'il est sombre et qu'on est sur la défensive, il est évident que nous manquons, je le ressens, d'une grande pensée. Une grande pensée individuelle ou collective qui véritablement embrasse toutes ces nouveautés pour essayer de donner du sens à notre siècle, à notre vie, à notre avenir. Nous sommes dans un creux intellectuel et politique, il n'y a pas de doute. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR É.C.

à suivre sur **MARIANNE.net**
Retrouvez l'intégralité de l'interview.